



Tom Lanoye (° 1958), photo Kl. Koppe.

**UN RABELAIS FLAMAND :
TOM LANOYE ÉCRIT UN CHEF-D'ŒUVRE
À LA MÉMOIRE DE SA MÈRE**

Tom Lanoye (° 1958), l'un des auteurs flamands les plus productifs et les plus protéiformes du moment¹, a créé la surprise en 2009 avec *Sprakeloos* (Sans voix), un remarquable portrait de sa mère. À l'évidence, celle-ci a des traits communs avec son fils. Flamande, travailleuse, femme de boucher et mère de cinq enfants, elle non plus n'a pas sa langue dans sa poche. Le théâtre était sa raison de vivre et elle s'y adonnait non en guise de loisir mais par aspiration passionnée - et dans un certain sens accomplit - vers une autre vie. Il est d'autant plus tragique que ce soit une telle personne qui, à la suite d'une double attaque cérébrale, ait été privée de l'usage de la parole, de ses facultés intellectuelles, de sa fierté et, pour finir, de ce qui lui restait de dignité.

L'œuvre est incontestablement autobiographique. Dans ce livre, l'auteur n'est pas seulement l'un des protagonistes, mais apparaît aussi, sous son propre nom, comme un écrivain commentant son œuvre et s'adressant au lecteur. Il lui propose un roman qui n'en est pourtant pas un, car il ne saurait être question, «justement ici», de «belles-lettres». Il ne veut pas faire de «littérature avec un grand L», mais il sait en même

temps que le récit qu'il entreprend de raconter - un récit qui lui demande tant sur le plan littéraire ou émotionnel qu'il trouve maintes fois un prétexte pour ne pas commencer - exige des moyens littéraires autrement importants et efficaces que le commun des livres captivants. Il «n'existe pas assez de majuscules, de signes de ponctuation, ni d'hyperboles, pour louer le courage d'une octogénaire qui, comprenant ce qui lui arrivait, ne désirait plus que la mort, et qui, ne comprenant plus rien, s'accrocha à la vie jusqu'à son dernier souffle, jusqu'au dénouement fatal».

Cette citation donne une idée de la passion qui anime Lanoye et de tout son pathos. Mais l'auteur sait parfaitement ce qu'il fait, et seuls des grincheux impénitents ne peuvent être sensibles à l'authenticité de ses émotions, qui sans conteste ressort précisément de l'éclat, de la virtuosité, de la souplesse et de la générosité de ses images comme de ses comparaisons.

Au début, le livre ressemble à une accumulation de tableaux grotesques, à un roman picaresque raconté avec entrain et appétit, dans la plus pure tradition flamande. Mais bien vite il se révèle être, structurellement parlant aussi, bien plus que cela. Les scènes clés du récit - le total désarroi devant la première attaque cérébrale, le *coming-out* poignant du fils - sont tour à tour rappelées, laissées de côté, puis reprises après moult

digressions par association d'idées, donnant au livre son homogénéité et sa tension narrative.

En dépit de toute son authenticité, l'ouvrage tire surtout sa force de persuasion d'une imagination débridée, d'une grande souplesse de style et d'une langue haute en couleurs. Tom Lanoye n'aurait pu écrire les passages décisifs sans son empathie et son imagination presque illimitées. Résidant en Afrique du Sud, il n'a en effet pas vécu, de près du moins, les événements dont il fait part. Son maître n'est pas l'un de ces auteurs qui jugent qu'une telle empathie est d'une impudence sans nom, mais le bien plus généreux Hugo Claus (1929-2008).

On a ainsi pu dire et redire, à l'excès sans doute, que *Sprakeloos* est un livre typiquement flamand (et universel à la fois). Lanoye considère le succès du slogan *Less is More* («le moins c'est mieux») dans la littérature néerlandophone comme un syndrome, une «anorexie nerveuse caractérisée». C'est ce que nous pouvons lire après une série de scènes du plus haut comique qui décrivent la boulimie gargantuesque de l'aïeul de la famille, colosse misanthrope à l'origine d'une grande tristesse mais aussi d'une tradition gastronomique familiale généreuse dont on a du mal à trouver un équivalent aux Pays-Bas, que ce soit dans la littérature ou dans la réalité.

Le passage dans lequel Lanoye paraphrase Brecht («d'abord la bouffe, ensuite le journal») et explique à quel point la convivialité des repas engendre la solidarité, la discrétion et le compromis, témoigne d'une grande lucidité sur le matérialisme de l'être humain. Le livre comporte aussi une scène tout aussi comique et édifiante dans laquelle il n'hésite pas à rattacher, à travers sa mère, le caractère méprisable du principe littéraire *less is more* à la culture gastronomique calviniste néerlandaise, en l'occurrence à un rouleau de «carton aromatisé aux composants chimiques d'une sauce brune» refilé comme croquette de veau à sa mère, stupéfaite, dans la *Leidsestraat* à Amsterdam.

Il arrive pourtant que le moins soit vraiment un plus, comme lorsque Lanoye raconte son *coming-out*, toujours remis à plus tard, car, dans les conditions du moment, l'aveu n'a rien d'une sinécure. Dans ce passage, aucun mot n'est

de trop, et sa force émotionnelle provient au contraire de ce qui est tu et caché, de ce fils qui ne dit finalement pas ce qu'il a déclaré à ses parents, et des réactions peinées, contenues, mais résignées de ces derniers. Dans ce genre de scènes, l'auteur montre qu'il a l'expérience du théâtre. Quand il le faut, il sait ce qu'il doit laisser de côté ou cacher pour créer une tension maximale. Il tient cela de sa mère, et il ne s'en cache pas.

Lorsque sa mère a juré fidélité éternelle à son père, elle a accepté avec joie et entrain son rôle de femme de boucher, à une condition, a-t-elle dit: «que tu ne m'enlèves pas mon théâtre, car il me faut un exutoire». Et c'est ce qu'elle a fait pendant toute sa vie, y compris à l'hôpital, quand elle était si lamentablement privée de l'usage de la parole. Faire du théâtre n'était pas pour elle un passe-temps du dimanche, mais l'attitude d'une personne qui, en toutes circonstances, voulait faire de la vie plus que ce que celle-ci n'offrirait. Elle ne jouait pas seulement sur scène, mais aussi quand arrivait une commande presque irréalisable d'amuse-gueule elle ne se souciait ni de sa peine ni de sa rémunération, mais en faisait une œuvre d'art fantastique avec une succession infinie de tableaux, laissant tout le monde pantois. Le théâtre lui permettait de s'épanouir tout en améliorant le quotidien. C'est ce que son fils, dès sa plus tendre enfance, a appris d'elle. Chaque ligne de ce livre lui témoigne de sa reconnaissance à cet égard.

CYRILLE OFFERMANS

(TR. J.-PH. RIBY)

TOM LANOYE, *Sprakeloos* (Sans voix), Prometheus, Amsterdam, 2009 (ISBN 978 90 4461 10 76).

1 Voir *Septentrion*, XXXVII, n° 4, 2008, pp. 81-83.